

LES
Jumelles
DE SAINTE-JUSTINE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les jumelles de Sainte-Justine / Éliane Saint-Pierre
Nom : Saint-Pierre, Éliane, 1961-, auteure
Identifiants : Canadiana 20250040514 | ISBN 9782898672583
Classification : LCC PS8637.A45843 J86 2025 | CDD C843/.6-dc23

© 2025 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Luc Normandin

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ÉLIANE SAINT-PIERRE

LES
Jumelles
DE SAINTE-JUSTINE



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Un choix déchirant, 2024

Les orphelins du pont de Québec, 2023

Deux sœurs et un secret, 2021

Un nouveau départ pour Geneviève, 2020

Une promesse pour Alice, 2017

Yändicha : cœur sauvage, 2016

Plaines d'Abraham : la bataille de l'amour, 2014

PREMIÈRE PARTIE

Lorsqu'elle sortit de l'école de musique Vincent-d'Indy, Alionor Guérin ajusta son sac en bandoulière. Puis, à deux pas de l'avenue Willowdale, elle s'arrêta un moment pour vérifier si elle avait bien toutes les partitions qu'elle devait étudier pour l'examen de fin d'année. En ce milieu du mois d'avril, il lui restait un mois pour apprendre par cœur plusieurs morceaux. Sur le chemin du retour à la maison, elle contourna un groupe de gens penchés devant un journal déployé. Par curiosité, elle s'approcha et étira le cou pour voir cette nouvelle qui attirait les regards : la veille, les Canadiens de Montréal avaient remporté la finale de hockey. Un homme se retourna et lui lança un cri de triomphe :

— On a gagné la partie ! On a battu Toronto !

Alionor lui sourit en faisant attention de ne pas mettre les pieds dans une grande flaque d'eau. Elle l'évita de justesse en louvoyant entre la neige noircie qu'avait fait fondre le printemps hâtif. Elle ne voulait surtout pas salir ses bottillons de cuir verni qu'elle avait agencés à son manteau gris pâle à col de mouton. Pressant le pas, elle traversa la rue pour attendre en ligne l'autobus qui la mènerait à sa prochaine correspondance. Cette atmosphère festive qui régnait en cet après-midi s'ajoutait à sa joie de célébrer son anniversaire en famille, le soir même.

J'ai dix-huit ans! se répétait-elle avec frénésie. Alionor aimait prononcer ce chiffre. Désormais, elle n'était plus une adolescente, comme on le lui rappelait sans cesse, mais presque une adulte. «Adulte», un mot à la signification magique. *Dans trois ans, je serai*

majeure, je pourrai enfin choisir la vie qui me plaît. Je travaillerai, je ferai de l'argent et je pourrai voyager à travers le monde, s'affirmait-elle en espérant que les années passent vite. Ses aspirations étaient infinies.

En attendant, néanmoins, il lui fallait se soumettre à de dures études qu'elle prenait très au sérieux, surtout pour ne pas déplaire à ses parents. Certes, elle aimait ses cours à l'école de musique rattachée au couvent d'Outremont, que dirigeaient les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. Elle appréciait ses professeurs et estimait leur talent. Elle se sentait surtout des affinités avec Mme Cremona, sa professeure de chant, qui se targuait d'avoir connu Maria Callas.

— Votre voix est sublime, lui assurait-elle, comme celle de cette cantatrice. Mais si vous voulez réussir, vous devrez faire encore plus d'efforts !

Des efforts, des sacrifices ! Ces mots qui revenaient en litanie lui pesaient parfois comme des fardeaux. Alionor aurait voulu chanter pour son seul plaisir, sans les contraintes du solfège et des longues répétitions. Mais, elle devait s'astreindre à ce pensum, sept jours sur sept, pendant de longues heures, et ceci, toute l'année, même pendant les mois d'été. La jeune fille se connaissait bien. Elle savait qu'elle était une artiste dans l'âme. En secret, elle avait destiné sa vie à la musique. Aussi, malgré les embûches et les difficultés, elle n'abandonnerait pas.

Elle monta dans l'autobus et se faufila pour s'isoler au fond, car elle voulait être tranquille. À chaque arrêt, le véhicule se remplissait. Bientôt, il fut bondé de gens qui se poussaient les uns sur les autres. Alionor se leva pour laisser sa place à une mère et à son bébé. Dans quelques minutes, elle sortirait pour sa correspondance. C'était toujours le même circuit. Elle le connaissait par cœur tant elle le faisait régulièrement, sauf quand son père lui proposait de la déposer au couvent. Cependant, depuis que ses tâches s'étaient accumulées à l'Université McGill, ces occasions étaient devenues plus rares.

— Désormais, je serai moins disponible pour te conduire en auto, lui avait-il annoncé au début de l'année.

— Pourquoi? avait-elle demandé d'un air déçu.

— On m'a confié la direction d'un groupe spécial d'études en musique contemporaine, avait-il répondu. Je souhaitais cela depuis longtemps. Je devrai voyager souvent, ce qui me convient parfaitement.

Thomas Guérin, musicien chevronné, était un professeur de musique dont la réputation dépassait les frontières. Âgé de cinquante-trois ans, il avait parcouru le monde pour son plaisir et, surtout, pour parfaire son éducation. En 1939, à la veille de la guerre, il avait même étudié en France, à la Sorbonne. Lors de ses loisirs, il allait à l'opéra Garnier et y avait rencontré Valentine Lefort, fille unique d'une riche famille de Québec, alors en voyage dans la Ville lumière. Le père de Valentine était un militaire haut gradé. Thomas était tombé follement amoureux de cette femme aussi distinguée que séduisante, qui avait cinq ans de plus que lui. Il avait rapidement découvert qu'elle était très bonne pianiste. Ils s'étaient mariés en 1940 et s'étaient établis à Montréal.

Aussitôt arrivé au pays, Thomas avait décroché un poste de professeur à la faculté de musique de l'Université McGill. Son diplôme de Paris, son talent, son entregent et sa parfaite connaissance de l'anglais lui avaient pavé une entrée exceptionnelle dans cette haute sphère du savoir. Alionor pensait souvent au parcours de son père. Elle l'admirait et, tout naturellement, elle savait qu'elle devait suivre ses traces. Dès son enfance, on lui avait reconnu une voix unique. Les Guérin avaient aussitôt exigé qu'elle suive des cours particuliers avec des professeurs qui confirmaient volontiers son talent et sa trajectoire.

— Votre fille sera un jour une cantatrice qui brillera sur les plus grandes scènes, de New York à Londres, en passant par toutes les capitales d'Europe, annonçaient ceux qui l'entendaient.

Cette remarque prophétique ravissait les parents d'Alionor. Le destin de leur fille leur semblait scellé. Ainsi Alionor acceptait-elle sans regimber les sacrifices qui s'imposaient pour que leur rêve s'accomplisse. Au fil du temps, ce rêve était devenu le sien. La jeune fille ne se plaignait jamais d'avoir à prendre deux autobus aller-retour pour ce trajet quotidien qui s'avérait souvent laborieux.

Au fond du véhicule bondé, elle se pencha et discerna au loin l'hôpital Sainte-Justine, près duquel elle débarquerait pour prendre un autre autobus qui la mènerait non loin du chemin Waterloo, à Ville Mont-Royal, où se situait la grande maison cossue des Guérin. Elle se leva pour sortir. Elle avait hâte de se retrouver enfin chez elle.

* * *

Enfin, après quelques minutes de marche depuis l'arrêt d'autobus, Alionor parvint devant sa demeure. Avec son vaste jardin ombragé par de grands arbres, la maison affichait une opulence sévère. Les pierres grises de la façade offraient l'image d'une richesse imposante. Alionor ouvrit la lourde porte en bois sculpté. Aussitôt, ses pas résonnèrent dans le grand hall. Un instant plus tard, Suzanne, la bonne, sortit de la cuisine.

— Mademoiselle Alionor! s'exclama-t-elle. On commençait à s'inquiéter. Avez-vous vu l'heure?

— Je sais, l'autobus a pris du retard, répondit la jeune fille. Je monte dans ma chambre pour me changer.

— Voulez-vous me donner votre sac pour que je le dépose dans la salle de musique?

— Non, je le garde, j'ai besoin de répéter la partition pour ce soir. Je le ferai bien au chaud dans mon lit.

Suzanne lui sourit tendrement.

— Votre mère est au salon, elle vous attend. Si vous ne pouvez pas aller la voir tout de suite, ne tardez pas. Vous savez bien que le repas sera servi à six heures et que nous attendons sous peu les invités conviés pour votre fête de ce soir.

Alionor ne répondit pas et se dirigea vers sa chambre. Dès qu'elle poussa la porte, elle se jeta sur son lit. La journée avait été épuisante. Elle se demandait si elle aurait assez de voix pour le récital qu'avait prévu sa mère pour le soir même. Elle prit sa feuille de musique et commença à faire des vocalises.

Un quart d'heure plus tard, un peu reposée, Alionor entreprit de s'habiller. Elle revêtit une robe bleu azur en velours et l'enjoliva d'un discret collier de perles nacrées. Puis, elle coiffa ses longs cheveux blond vénitien en un chignon élégant. Prête, elle descendit au salon pour saluer les invités qui arrivaient déjà et parmi lesquels se trouvaient les amies de Valentine, ces femmes qui, ensemble, jouaient au bridge et s'adonnaient à diverses œuvres de charité. La porte sonna à nouveau et Suzanne fit entrer les trois jeunes personnes qu'Alionor avait invitées. Sa voisine, Marthe, accompagnée de son frère Jasmin, lui tendit en guise de cadeau un disque de Mozart, et une compagne de classe, Isabelle, lui offrit des crayons de couleur et un bloc à dessin.

Parmi les invités, ce qui réjouit le plus Alionor fut la présence de sa nounou haïtienne, qu'elle n'avait pas revue depuis longtemps.

— Yolanda ! s'écria-t-elle. Comme je suis contente que tu sois là.

— Je ne voulais pas manquer cette occasion, répliqua aussitôt la femme. Bon anniversaire, ma grande.

À ces mots, elle lui présenta une boîte qui contenait des chocolats fins.

À son tour, Valentine s'approcha pour saluer chaleureusement celle qui avait pris soin de sa fille quand elle était enfant. Puis, elle souffla à l'oreille d'Alionor :

— Après le repas, nous nous retrouverons au salon. J'espère que tu es en forme.

D'un signe de tête, elle indiqua à Suzanne de commencer à servir l'apéritif, un champagne qui pétillait dans des flûtes à bords dorés.

Thomas, très en verve, raconta quelques histoires qui divertirent les invités, puis tous se dirigèrent vers la salle à manger où un repas somptueux les attendait. Lorsque prit fin le souper, comme convenu, on passa au salon. Valentine fit une courte présentation.

— Pour les dix-huit ans de ma chère fille, Alionor et moi allons vous faire entendre une pièce que toutes deux nous apprécions particulièrement. C'est le cadeau que nous vous offrons pour vous remercier de votre présence et célébrer dix-huit ans de bonheur.

Les invités applaudirent lorsqu'ils virent Alionor s'approcher du piano. Dans sa robe bleue, elle resplendissait. Des mèches rebelles volaient autour de son chignon. Dès les premières notes que joua Valentine, l'assistance reconnut l'*Ave Maria* de Schubert. Alionor se mit à chanter les paroles en latin d'une voix pure. Une dame patronnesse sortit un mouchoir et essuya une larme qui coulait sur sa joue. La scène était touchante. Les amis de la jeune fille semblaient se recueillir, même si Jasmin eut du mal à retenir un bref bâillement.

Aux dernières notes, tous tapèrent des mains sans retenue en criant : « Bravo ! Bravo ! »

Thomas alla vers sa fille, qu'il prit dans ses bras.

— Ma petite, tu as chanté divinement, s'extasia-t-il.

Il se retourna vers Valentine et lui sourit.

— Et toi, ma chérie, tu seras toujours ma pianiste préférée. Maintenant, chers amis, continuons de célébrer l'anniversaire d'Alionor.

Suzanne pénétra dans le salon avec une bouteille de cognac, des ballons, une carafe de jus et des verres. Sous les lustres de la grande pièce tendue de draperies rouge foncé, la fête continua jusqu'à la fin de la soirée. Quand les derniers invités quittèrent la maison, Alionor remercia ses parents.

— Nous sommes si fiers de toi, dit sa mère. Ces dix-huit années ont passé si vite. L'avenir nous réserve encore de belles surprises ensemble. Quand, un jour, tu seras enfin une grande cantatrice connue, rappelle-toi de tout l'amour que nous avons pour toi.

Alionor sourit et approuva de la tête. Pourtant, elle eut un pincement au cœur en entendant la dernière remarque de sa mère. Devait-elle se sentir redevable de tout cet amour? Y avait-il un prix à payer pour cela?

2

Debout, les poings sur les hanches, les yeux assombris par la colère, Ginette déclara d'un ton déterminé :

— C'est décidé, je ne terminerai pas mes études secondaires. Tant pis pour le diplôme !

À ces mots, elle jeta son bulletin de notes sur la table de cuisine sans regarder sa mère, qui s'assit lourdement sur une chaise avant de commencer à le lire.

— Pas besoin de me faire des reproches, de me dire que je ne travaille pas assez fort et de vouloir me faire changer d'idée, précisa Ginette, toujours aussi furieuse.

Francine ne répondit pas, car elle savait que, si elle argumentait tout de suite avec sa fille, la discussion tournerait à la dispute. L'attitude défiante de la jeune fille lui rappelait celle qu'elle avait eue quand elle avait quitté la maison familiale pour épouser Marcel. Personne n'aimait ce garçon à qui on trouvait mille et un défauts. Cependant, le temps avait passé. Ils vivaient toujours ensemble et Marcel s'était avéré un bon père de famille qui, tous les matins, partait pour gagner un salaire de misère qui assurait au moins la survie de son foyer.

— Ginette, dit Francine calmement, un moment plus tard. Assois-toi. Je n'ai pas l'intention de te chicaner, je veux simplement que l'on s'explique.

Ginette fixa sa mère, les lèvres pincées.

— Je t'ai toujours dit qu'il fallait que tu ailles à l'école le plus longtemps possible si tu espères avoir un bon emploi, enchaîna Francine, non sans pousser un soupir.

Puis, elle continua :

— On ne vit plus comme il y a vingt ans, Ginette ! Dans les années 1940, c'était bien différent. Maintenant, les femmes ne peuvent plus compter sur le mariage pour avoir de l'argent. C'est ce que je croyais, quand j'ai épousé ton père : je pensais que je resterais à la maison, que je serais la reine du foyer comme on disait, mais qu'est-il arrivé ? Je dois aller faire des ménages au presbytère trois fois par semaine. Pourquoi ? Parce que j'ai abandonné l'école alors que j'entrais en dixième année. Et que Marcel, malgré ses efforts, n'a jamais eu d'argent.

La jeune fille avait tourné le dos à sa mère. Elle l'écoutait tout en mordillant ses lèvres de rage et de chagrin.

— Regarde mon bulletin, maman ! siffla-t-elle. Mes notes sont mauvaises, on a écrit que j'étais insouciante, que je n'étais pas ponctuelle, que j'étais absente trop souvent et que je remettais mes travaux en retard. Ce n'est même pas vrai ! En plus, je suis plus vieille que toutes les autres filles, c'est humiliant.

— Je sais, reconnut la mère. Que veux-tu ? Ce sont les circonstances. Tu as dû redoubler, car tu as été malade. Raison de plus pour que tu persévères !

Ginette s'assit enfin près de sa mère. Ses yeux très bleus couleur de mer étaient remplis de larmes.

— J'ai honte, maman, se plaignit-elle. Tout le monde sait dans la classe que je suis arrivée la dernière, que mes notes sont déplorables. C'est que je m'ennuie ! Je veux quitter l'école pour travailler à temps plein.

Depuis qu'elle avait trouvé un emploi de quelques heures par semaine à l'usine de pâtisseries, la seule de la région, Ginette avait l'impression d'être enfin utile à son foyer. Sa maigre paye était sa

récompense. Cependant, il était clair que ce travail nuisait à ses études et que, depuis, sa moyenne en avait souffert, comme ce bulletin le montrait.

Francine se demanda si elle devait continuer de discuter avec sa fille, qui semblait résolue dans ses intentions. Toutefois, elle fut incapable de se taire.

— Si tu ne voulais pas toujours acheter les dernières choses à la mode, tu aurais assez de temps pour étudier, reprocha-t-elle. Si au moins tu économisais ton argent pour en mettre de côté au lieu de le jeter par la fenêtre !

Piquée au vif, sa fille répliqua aussitôt :

— Que veux-tu dire ? cracha-t-elle, mécontente.

— Tu le sais mieux que moi, répliqua Francine, en plissant le front. À ton anniversaire, tu es allée en ville et tu es revenue avec des sacs remplis d'affaires. Quelle dépense ! Sans compter qu'il a fallu que tu te rendes à Montréal !

La semaine précédente, Ginette avait en effet pris l'autobus pour aller dans un grand magasin de la rue Sainte-Catherine acheter une trousse à maquillage, celle-là même qu'elle avait vue dans la publicité d'un journal.

— Ce n'est pas vrai, rétorqua-t-elle. Je n'ai pas dépensé comme une folle. Je désirais simplement avoir du fard à paupières. Bleu paon, ça s'appelle ! J'ai bien le droit de faire ce que je veux avec mon argent. Je suis assez vieille pour décider de ma vie !

Elle se leva, reprit son souffle et dit à sa mère qu'elle ne voulait pas se disputer avec elle. Francine replia le bulletin auquel elle n'avait jeté qu'un bref coup d'œil.

— Tu n'es pas encore une adulte, Ginette, rectifia-t-elle sévèrement. Ton père et moi sommes responsables de toi. Si tu choisis de quitter l'école envers et contre nous, nous ne pourrons pas t'en empêcher, mais alors, tu devras nous rendre des comptes.

Puis, elle poursuivit, le regard sombre :

— Pas question que tu sortes avec n'importe qui, et surtout pas question que tu sois dépensière. Je veux que chaque semaine nous fassions ensemble ton budget. Tu devras aussi payer une pension. Entre-temps, réfléchis à ta décision, tandis que j'en parlerai avec ton père. Il est tard, je vais me coucher. Si tu restes dans la cuisine pour grignoter, n'oublie pas de laver ta vaisselle. Bonne nuit !

Francine quitta sa fille sans la regarder. Ginette saisit son bulletin et le fixa d'un regard morne en tenant sa tête de ses deux mains.

* * *

Alors que, de l'autre côté de l'océan, la Seconde Guerre mondiale sévissait, Marcel Caron avait hérité de la terre paternelle. Du haut de ses vingt ans, il avait alors de grands idéaux. Il s'y était installé avec l'intention d'y rester jusqu'à la fin de ses jours, mais pas seul. Amoureux depuis l'enfance de la jolie Francine Lebel, il l'avait demandée en mariage en 1941, ce qu'elle avait accepté sans aucune hésitation. Cette réjouissante alliance lui permettrait en plus de ne pas s'enrôler dans l'armée, si jamais il y avait la conscription, qui obligerait alors les célibataires à partir sous les drapeaux. Marcel ne manquait pas de courage, mais il s'était réjoui que son mariage le sauve de cette triste perspective.

Les premiers mois, il avait rénové la maison que lui avait laissée son père, car celle-ci avait été très négligée. Marcel voyait grand et prévoyait faire fructifier les quelques acres qui l'entouraient. Le lopin était modeste, mais les possibilités d'en faire une petite entreprise agricole étaient là. Toutefois, moins de trois ans plus tard, le destin en avait décidé autrement. Un été marqué par des pluies incessantes et diluviennes avait dévasté les récoltes de légumes et fait pourrir quelques arbres fruitiers.

Devant le désastre, les jeunes époux avaient dû se rendre à l'évidence : il fallait vendre cette maison qu'ils aimaient tant.

Heureusement, Marcel était un brave homme. Il n'avait pas voulu se laisser abattre par ce mauvais coup du sort.

— On louera une maison, affirma-t-il. J'en ai vu une pas loin d'ici, un peu en bordure de Saint-Césaire.

— Aller ailleurs me brise le cœur, protesta Francine. J'aurais tant voulu rester proche de ma famille.

Malgré la pauvreté qui les avait frappés, ils avaient espoir qu'ils finiraient par sortir de ce borbier. Qui sait, peut-être qu'un jour, ils réussiraient à racheter la maison des Caron et la terre qu'ils avaient tant aimé labourer ?

En 1942, l'arrivée de Ginette dans leur vie avait été un rayon de soleil illuminant leur chemin, comme la promesse d'un avenir meilleur. Ils avaient chéri cette petite fille au regard bleu aux reflets turquoise, avec ses cheveux blond fauve tout en boucles et les fossettes qui creusaient ses joues rondes, comme si elle avait été leur trésor. Enfin, après avoir déniché un emploi comme camionneur à l'usine de pâtisseries, Marcel avait retrouvé sa dignité de pourvoyeur de la famille.

— N'oublie pas, mon gars, c'est toi le chef de la maison, lui avait dit son père sur son lit de mort. C'est sur tes épaules que repose le bien-être de Francine et de ta fille. Surtout, reste en santé et ne gaspille pas ton argent dans le jeu et la boisson !

Marcel avait suivi ces conseils tels des préceptes de vie auxquels il se conformait parfois avec difficulté, car il lui arrivait d'être impétueux et insensible. Il n'avait jamais vraiment guéri de la faillite de l'entreprise familiale et traînait encore le chagrin engendré par cette dure épreuve.

Ce soir-là, dans la cuisine de la maison de Saint-Césaire qu'ils louaient depuis toutes ces années, il se renfrogna dès que sa femme voulut lui parler de Ginette et de son désir de renoncer à obtenir son diplôme de fin d'études.

— Arrange-toi avec elle ! grommela-t-il. Je suis fatigué. Si elle ne veut plus aller à l'école, c'est son affaire. Elle est assez grande pour sortir en ville et grimer son visage avec du maquillage, qu'elle fasse son choix sans nous demander notre avis.

Francine comprit que son époux n'avait pas la force de se battre. Il faudrait donc qu'elle assume seule la suite de l'éducation de sa fille. *Mon Dieu !* implora-t-elle en silence. *Donne-moi les moyens de la dissuader de quitter l'école aussi tôt et de gâcher son avenir, elle qui, déjà, n'a pas eu toutes ses chances dans la vie...*